

## « La vraie bévue de Freud » Un os dans la théière de Winnicott

---

Florence BRIOLAIS

« Ce que j'ai dit a pris l'allure d'une île :  
les gens doivent y mettre du leur pour y aller. »

D. W. Winnicott <sup>1</sup>.

La tendance de tout ce qui vit à retourner au repos du monde anorganique domine la vie psychique et la vie en général. Repérée cliniquement sous sa forme d'« éternel retour du même » dans les rêves des névrosés de guerre, les jeux d'enfants, la névrose de transfert et les névroses de destinée, cette tendance est ce qui motive Sigmund Freud, en 1920 dans son article « Au-delà du principe de plaisir », à affirmer « sa croyance en l'existence de la pulsion de mort <sup>2</sup> ».

Donald Woods Winnicott (1896-1971), médecin pédiatre et président à deux reprises de la Société britannique de psychanalyse, est celui qui, en 1952, dans une de ses « lettres vives », se situe radicalement contre ce concept freudien de « pulsion de mort ». Pour lui, « les pulsions de vie et de mort sont peut-être la vraie bévue de Freud <sup>3</sup> ». Et il commente ainsi son point de vue : « Ce concept a été introduit par Freud parce qu'il n'avait pas la moindre notion de la pulsion amoureuse primaire <sup>4</sup>. »

Dans un souci progressiste et positiviste, Winnicott va rejeter le concept freudien et méconnaître son véritable enjeu, tel que Freud l'avait saisi dans cet au-delà du principe de plaisir ; il en fait une bévue. L'enjeu de notre article est donc de revisiter cette conception winnicottienne de pulsion amoureuse primaire.

---

Florence Briolais <florence.briolais@aliceadsl.fr>

1. D. W. Winnicott, « En guise d'introduction » (1967), dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 1989, p. 17.

2. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 104.

3. D. W. Winnicott, *Lettres vives*, Paris, Gallimard, 1989, p. 78.

4. *Ibid.*, note 1, p. 76.

## La pulsion amoureuse primaire

Winnicott souhaite se démarquer radicalement de la conception freudienne venant à contre-courant de la représentation évolutionniste d'une pulsion de perfectionnement qui pousse au changement et au développement. Nous pouvons dire qu'il s'oppose frontalement à Freud : « Amener les mots pulsion de mort dans un débat embrouille tout, n'est strictement d'aucune utilité, à moins d'en revenir directement à Freud et de parler de la tendance des tissus organiques à retourner à l'état d'inorganique, ce qui aussi loin que la psychologie est concernée ne veut rien dire du tout sauf affirmer l'évidence. Ce n'est probablement même pas vrai même dans sa forme la plus simple et la plus nue <sup>5</sup>. »

Nous savons cependant que c'est à partir de ses observations cliniques que Freud repère l'existence de phénomènes visant à la répétition d'expériences désagréables pour un gain de plaisir d'une autre sorte. La compulsion de répétition en serait la cause, elle indiquerait les tendances vers un au-delà du principe de plaisir. Selon le principe du nirvana <sup>6</sup>, la visée de cette pulsion de mort serait le rétablissement d'un état antérieur, tentative donc de toujours réduire, voire de supprimer, la tension d'excitation interne. Cette tendance au retour à l'inanimé va devenir la première des pulsions freudiennes <sup>7</sup>.

Winnicott s'insurge contre ce concept freudien et lui substitue la pulsion amoureuse primaire <sup>8</sup>. Il précisera que cette dernière est en partie composée de la pulsion agressive, qui pousse à entrer en relation. Dans son ouvrage *De la pédiatrie à la psychanalyse*, il établit la préhistoire de cet élément agressif, « destructeur par hasard ». Ce qui le précède est « la force de vie, l'impulsivité motrice <sup>9</sup> ». Il souligne que la somme des expériences de motricité contribue à la formation chez l'individu d'une aptitude à se ressentir comme existant.

Le point central de l'argumentation winnicottienne est que la pulsion destructrice crée la qualité de l'extériorité – avec « son paradoxe <sup>10</sup> » : le bébé crée l'objet, mais

5. *Ibid.*

6. Selon l'expression de Barbara Low, dans S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », art. cit., p. 104.

7. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », art. cit., p. 82-83. En 1919, dans sa première théorie et plus particulièrement dans son article « Un enfant est battu », Freud considère le masochisme comme venant après le sadisme par double retournement sur lui-même, d'activité en passivité. Ce qui pourrait aller dans le sens winnicottien. Mais en 1924, dans sa deuxième théorie des pulsions, la divergence entre Winnicott et Freud est radicale ; pour Freud, le masochisme devient premier, voire originaire, et, de manière interne, assure la première intrication pulsionnelle, avant de pouvoir être dérivé au-dehors vers l'objet sous forme sadique par la motricité (avec une part d'emprise, déjà énoncée dans la première théorie).

8. D. W. Winnicott, *Lettres vives*, op. cit., p. 76.

9. D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 166.

10. D. W. Winnicott, « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications », dans *Jeu et réalité, L'espace potentiel* (1971), Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1975, p. 124.

l'objet était là, attendant d'être créé et de devenir un objet. C'est dire que, lorsque la mère d'un enfant est suffisamment bonne (lorsqu'elle s'adapte activement aux besoins de l'enfant, s'en occupe avec dévouement, sans contrainte et sans éprouver de ressentiment), sa réponse adaptée aux besoins du bébé va permettre à l'enfant d'avoir « l'illusion » que le sein de sa mère est une partie de lui-même, qu'il est sous son contrôle magique. Lorsque la mère se présente, animée par son désir de nourrir, elle donne au bébé l'illusion qu'il vient de créer le sein qui lui convient.

Une telle situation, qui n'est pas sans rappeler une position autoérotique, pourrait enfermer l'enfant dans la nasse d'un autisme bienheureux. Comment va-t-il sortir de ce piège ? En mobilisant son agressivité. En se nourrissant, l'enfant va détruire le sein qui malgré tout perdure. L'expérience du bébé se dédouble ici entre ses attaques agressives et la prise de conscience qu'il existe un objet extérieur. Cette destruction va devenir la toile de fond inconsciente de l'amour d'un objet réel, objet en dehors de l'aire de contrôle omnipotent du sujet. Dans la perspective winnicottienne, la destructivité a une valeur positive <sup>11</sup>.

L'agressivité qui est là dès l'origine sous la forme d'impulsivité motrice évolue en deux stades, et c'est un environnement suffisamment bon qui rend ce développement possible <sup>12</sup> :

– *preconcern* <sup>13</sup>, stade de « non-inquiétude ou de cruauté ». L'enfant ne se rend pas compte de sa cruauté ;

– *concern* <sup>14</sup>, stade de la « sollicitude », que Winnicott compare à « la position dépressive » décrite par Mélanie Klein. L'enfant sent qu'il a fait du mal, s'ensuit un sentiment de culpabilité, qui donnera par la suite naissance aux fonctions sociales <sup>15</sup>.

Il précise également que les tendances agressives provoquent une expérience satisfaisante si elles rencontrent une opposition <sup>16</sup>. L'union de l'agressivité avec l'élément érotique d'une expérience rehausse le sentiment que le sujet a de la réalité de l'expérience <sup>17</sup>. Cette « fusion réussie <sup>18</sup> » des éléments agressifs et libidinaux est le signe d'un développement normal. Ne pouvons-nous pas entendre ici que cette opposition rencontrée n'est rien d'autre que le principe de réalité ? Et cet élément érotique

11. D. W. Winnicott, *Jeu et réalité, L'espace potentiel, op. cit.*, p. 131.

12. D. W. Winnicott, « L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif » (1950-1955), dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, coll. « Science de l'homme », 1969, p. 163.

13. *Ibid.*, p. 153.

14. *Ibid.*, p. 153-154.

15. *Ibid.*, p. 154.

16. *Ibid.*, p. 164.

17. *Ibid.*, p. 165.

18. *Ibid.*, p. 167-168.

n'est-il pas ce premier objet investi libidinalement par l'enfant, objet présenté par la mère lorsqu'elle traite la demande de l'enfant ?

En conclusion de son article sur « L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif », Winnicott énonce clairement : « Et ma thèse est la suivante : c'est cette impulsivité et l'agressivité qui se développe à partir d'elle, qui font que l'enfant a besoin d'un objet externe et pas seulement d'un objet lui apportant une satisfaction <sup>19</sup>. » Objet libidinal, objet externe, objet insatisfaisant, l'objet reste central dans l'élaboration de Winnicott.

### **Une aire intermédiaire d'expérience**

La mère, après avoir donné les possibilités suffisantes d'illusion, doit « désillusionner » progressivement l'enfant. En effet, cette adaptation presque totale aux besoins du tout-petit va s'atténuer et du même coup permettre à l'enfant de vivre des expériences de frustration, liées à la « défaillance maternelle <sup>20</sup> ». L'enfant fait face à la frustration en expérimentant à plusieurs reprises une limite temporelle à la celle-ci par l'appréhension croissante du processus, par les débuts de l'activité mentale et par le recours aux satisfactions autoérotiques. Et en se remémorant, en revivant, en fantasmant, en rêvant, en intégrant le passé, le présent, le futur. Une relation peut progressivement s'établir entre l'enfant et le monde à condition qu'il existe une aire intermédiaire d'expérience <sup>21</sup>.

Winnicott situe cette aire intermédiaire entre le subjectif et ce qui est objectivement perçu <sup>22</sup>. Comme la mise en relation de la réalité du dedans et de la réalité du dehors suscite une tension, l'aire intermédiaire d'expérience permet l'apaisement de cette tension et le début d'une relation entre l'enfant et le monde. Cette aire d'expérience constitue la plus grande partie du vécu du petit enfant. Elle est en continuité directe avec l'aire de jeu de l'enfant, « perdu dans son jeu <sup>23</sup> ». Elle se situe entre le pouce et l'ours en peluche, entre l'érotisme oral et la véritable relation d'objet, entre l'activité créatrice primaire et la projection de ce qui a déjà été introjecté, entre l'ignorance primaire de la dette et la reconnaissance de celle-ci <sup>24</sup>. C'est dans cette aire que cohabitent phénomènes et objets transitionnels.

---

19. *Ibid.*, p. 167-168.

20. W. D. Winnicott, *Jeu et réalité, L'espace potentiel*, op. cit., p. 20.

21. *Ibid.*, p. 21-22.

22. *Ibid.*, p. 10.

23. *Ibid.*, p. 24.

24. *Ibid.*, p. 8.

## Phénomènes transitionnels et objet transitionnel

Gazouillis du nouveau-né, bruits anaux, chansons et mélodies au moment de s'endormir et utilisation d'objets (bout de tissu, drap, bouts de laine disponibles et à la portée de l'enfant), autant d'activités qui viennent compliquer la vie autoérotique. Pour Winnicott, la pensée ou la fantasmatisation sont en lien avec ces expériences fonctionnelles<sup>25</sup>. C'est à ces activités qu'il donne le nom de « phénomènes transitionnels ». Ces phénomènes viennent pallier la tension inhérente liée à la perception objective des objets. Ils précèdent l'établissement de l'épreuve de réalité qui permet la vérification de l'existence conjointe de la perception et de la représentation. De cela, se détache pour l'enfant quelque chose de particulier que Winnicott nommera « objet transitionnel ». Ce dernier peut apparaître si la mère mène à bien sa tâche de « désillusionnement », qui introduit dans l'univers de l'enfant une perte. Cet objet se substitue au sein ou à l'objet de la première relation. Cet objet va acquérir une importance vitale pour le petit enfant, qu'il utilisera au moment de s'endormir comme défense contre l'angoisse de type dépressif<sup>26</sup>.

« L'utilisation<sup>27</sup> » en tant qu'objet transitionnel d'un objet adopté par l'enfant fait de cet objet la première possession non moi, premier usage du symbole, première expérience de jeu. L'utilisation des symboles vaut pour les phénomènes du monde extérieur et pour ceux de l'enfant. L'objet transitionnel est témoin du voyage qu'accomplit le petit enfant qui le mène de la subjectivité pure à l'objectivité. Ce n'est pas un objet interne, c'est une possession, mais ce n'est pas non plus un objet externe. L'objet transitionnel n'est jamais comme l'objet interne sous contrôle magique, ni comme la mère réelle hors de contrôle.

Cet objet est voué à un désinvestissement progressif. S'il perd sa signification, c'est que les phénomènes transitionnels deviennent diffus. Ils se répandent dans la zone intermédiaire, entre réalité psychique interne et monde externe tel qu'il est perçu par deux personnes en commun. Nous retrouvons ces phénomènes transitionnels dans le domaine culturel tout entier (les arts, la religion, la vie imaginaire, les sciences)<sup>28</sup>. Ainsi, pour Winnicott, les créations, les réalisations qui touchent ces différents domaines de la culture seraient des formes d'objet transitionnel, substitués pour se consoler de cette perte de l'objet de la première relation qui a pour toile de fond le refoulement originare.

---

25. *Ibid.*, p. 11.

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*, p. 14-15.

28. *Ibid.*, p. 13.

## L'espace potentiel

C'est lorsque l'environnement n'a pas été suffisamment bon – c'est-à-dire que rien qui aurait pu satisfaire l'enfant ne lui a été présenté, ne lui permettant pas alors de s'engager sur une voie ludique et inventive, inaugurée par la création de cet objet transitionnel pour traiter cette perte initiale – que le traitement par la cure analytique est, pour Winnicott, à prescrire.

Winnicott, très attentif, comme nous l'avons vu, à la dimension des soins maternels « suffisamment bons », va poser l'équivalence entre analyste et mère suffisamment bonne. L'analyse permet au patient de régresser jusqu'à ses premières expériences douloureuses où la mère a manqué, n'a pas été suffisamment adéquate à son rôle. Cette régression thérapeutique va permettre une réparation par la seconde mère analyste. En 1967, dans son séminaire *L'acte psychanalytique*, Lacan va récuser cette thèse comme étant hors épure psychanalytique<sup>29</sup>.

Cependant, un point irréfutable et intéressant à retenir dans cette approche winnicottienne est cette qualité dans la rencontre – « confiance et fiabilité » – entre le bébé et la mère et par analogie entre le patient et le thérapeute. Cette qualité de la rencontre va permettre l'existence d'un espace potentiel pour une aire infinie de séparation. Espace que le bébé, l'adolescent, l'adulte peuvent remplir créativement en jouant, ce qui deviendra ultérieurement l'utilisation heureuse de l'héritage culturel. Pour Winnicott, le jeu est l'enjeu de la cure et l'espace du jeu est celui de la cure.

Dans cet espace potentiel, l'enfant, le patient manipule des objets, des phénomènes appartenant à la réalité extérieure et les met au service de ce qu'il a prélevé de la réalité interne. Il n'hallucine pas, mais extériorise un échantillon de rêve potentiel. C'est dans cet espace que se joue la séparation entre le moi et le non-moi. Puis, dans un second temps, cette séparation sera rejouée lorsque l'espace potentiel accueillera le jeu créatif, l'utilisation de symboles, enfin tout ce qui finira par constituer la vie culturelle. Pour Winnicott, « la psychothérapie se situe en ce lieu où deux aires de jeu se chevauchent, celle du patient et celle du thérapeute ». De plus, « le jeu est essentiel parce que en jouant le patient se montre créatif et qu'il utilise sa personnalité tout entière. De ces expériences vécues s'édifie le sentiment de soi<sup>30</sup> ».

Winnicott plaide pour que le thérapeute favorise chez son patient cette capacité à jouer, c'est-à-dire à être créatif dans son travail analytique. En ce qu'il suppose une capacité d'invention à la fois chez son patient et chez le praticien, capacité mise en acte à chaque séance, nous pouvons dire que Winnicott réintroduit de l'indéterminé

29. J. Lacan, *L'acte psychanalytique, 1967-1968*, éditions de l'Association freudienne internationale, leçon du 6 décembre 1967, p. 74.

30. D. W. Winnicott, *Jeu et réalité, L'espace potentiel*, op. cit., p. 76.

dans l'expérience de la cure, et le jeu du *squiggle* en est un bel exemple. « Dans le jeu du squiggle, je fais un tracé libre et je demande à l'enfant que j'examine d'en faire quelque chose ; puis à son tour l'enfant fait un squiggle et c'est à moi d'en faire quelque chose <sup>31</sup>. » Ici, la spontanéité du trait de l'un se poursuit dans celle du trait de l'autre ; un sens nouveau émerge d'un contact, d'une rencontre, de la jonction d'un trait à un autre trait, sans recourir au langage mais en le facilitant. L'espace du jeu est celui de la fantaisie, telle que Freud en parle dans « Le créateur littéraire et la fantaisie <sup>32</sup> ». Cet espace se situe entre perception et conscience. L'espace du jeu est ce qui va permettre, selon Winnicott, d'atteindre une certaine authenticité.

\*  
\* \*

### Objet transitionnel, objets partiels

À partir de cette excursion dans l'élaboration winnicottienne, nous allons reprendre plusieurs points forts de celle-ci, qui, nous le verrons, furent un ferment dans l'avancée conceptuelle de Lacan. Et cela à partir de cette trouvaille qu'est « l'objet transitionnel ».

Lacan ne va pas manquer à différents moments de son enseignement de rendre hommage à « cet auteur excellent D. W. Winnicott à qui l'on doit une découverte des plus fines, l'objet transitionnel <sup>33</sup> ». Trouvaille qui apporte secours à Lacan au moment où il s'interroge sur la façon de démystifier cette fonction de l'objet partiel conçue dans une perspective développementaliste. Les objets partiels sont visés par les pulsions partielles, ainsi l'avait saisi et théorisé Freud dans ses *Trois essais* en 1905. Cela n'implique pas pour autant une personne dans sa totalité. Il s'agit de parties de corps réelles ou fantasmées (sein, fèces, voix, regard) et de leurs équivalents (fèces, pénis, enfant...).

Dans une perspective génétique postfreudienne d'un développement psychosexuel, le sujet passerait de l'un à l'autre pour une intégration progressive de ses pulsions partielles en vue d'une organisation génitale.

Pour J. Lacan, les objets partiels vont continuer à jouer un rôle essentiel dans la dynamique pulsionnelle et libidinale du sujet. Non seulement Lacan va rejeter cette conception psychosexuelle évolutionniste, mais il va donner à l'objet partiel un statut privilégié dans une topique du désir, essentiellement abordé dans son séminaire de

31. *Ibid.*, p. 28.

32. S. Freud, « Le créateur littéraire et la fantaisie » (1907), dans *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.

33. J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, *op. cit.*, p. 72.

1958-1959, *Le désir et son interprétation*<sup>34</sup>. Ces objets partiels ne concernent le sujet qu'en passant par le réseau des signifiants du grand Autre. Ils sont mis en jeu par la demande (objet oral : demande à la mère ; objet anal : demande de la mère) ou provoqués par le désir (la voix : désir de l'Autre ; le regard : désir à l'Autre<sup>35</sup>).

En 1956, dans son séminaire *La relation d'objet*, Lacan commente ce temps de désillusionnement où apparaissent les objets transitionnels. Dans la relation idéale mère-enfant, la mère vient placer au moment de l'hallucination de l'enfant (il hallucine le sein) l'objet réel (sein) qui comble l'enfant. La mère apprend progressivement à l'enfant à subir les frustrations, c'est-à-dire à percevoir, non sans tension inaugurale, la différence qu'il y a entre la réalité et l'illusion. Cela se fait par la voie d'un désillusionnement. C'est lorsque de temps en temps la réalité ne coïncide pas avec l'hallucination que surgit le désir. Ces objets transitionnels viennent dans ce temps de désillusionnement. Lacan les qualifie d'objets « imaginaires », et ils seront à l'origine, comme l'avait noté Winnicott, du fétiche sexuel. Ce qui est en toile de fond et reste essentiel, c'est le manque de l'objet<sup>36</sup>.

Dans sa leçon du 16 janvier 1957, Lacan reprend ce qu'avait aperçu Winnicott : la frustration n'engendre pas la réalité, elle relance le désir mais ne constitue aucune espèce d'objet réel. De façon surprenante, cette lecture inverse la véritable conception de Winnicott. Lacan estime que les objets transitionnels viennent témoigner de la façon dont l'enfant peut constituer un monde à partir de ses frustrations. L'objet engendré par la frustration est un objet ambigu qui n'est ni de l'ordre de la réalité ni de l'ordre de l'irréalité. Cet objet transitionnel auquel l'enfant tient par accrochage est mi-réel, mi-irréel ; il y tient comme plus tard l'adulte tiendra à ses idées philosophiques ou à son système religieux. Domaine entre les deux dans lequel les choses sont instituées avec un caractère de demi-existence, « folie privée », constituante du sujet<sup>37</sup>.

Ce n'est qu'en 1958, dans son séminaire *Les formations de l'inconscient*<sup>38</sup>, que Lacan, revenant sur le texte de Winnicott, dont il reconnaît encore une fois le génie, rétablit le sens de l'apport winnicottien. Nous pouvons nous interroger au passage sur la grande difficulté que présente pour un esprit cartésien cette conceptualisation qui joue toujours sur l'ambiguïté et le paradoxe, Winnicott avouant lui-même qu'il est parfois obscur<sup>39</sup>.

34. J. Lacan, *Le désir et son interprétation, 1958-1959*, éditions de l'Association freudienne internationale.

35. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, leçon du 14 mars 1964, p. 96.

36. J. Lacan, *La relation d'objet, 1956-1957*, Paris, Seuil, 1994, leçon du 28 novembre 1956, p. 34-35.

37. *Ibid.*, leçon du 28 novembre 1956, p. 125-127.

38. J. Lacan, *Les formations de l'inconscient, 1957-1958*, Paris, Seuil, 1998, leçon du 18 juin 1958.

39. W. Winnicott, « En guise d'introduction », art. cit., p. 17.

Lacan s'interroge sur la façon dont l'enfant sort de la satisfaction, et non de la frustration comme il l'avait dit précédemment en 1957, pour se construire un monde. Pour Winnicott, les objets transitionnels apparaissent quand la demande est satisfaite (en lien avec une mère suffisamment bonne) et non pas quand elle est frustrée.

Lacan examine alors ce qui se passe sur un plan symbolique et sur un plan imaginaire quand il y a frustration. Sur le plan symbolique, dans son rapport à l'objet primordial, l'enfant en passe par la mère en tant que lieu où se situe la possibilité d'articuler le besoin dans le signifiant. Passage, donc, du besoin en demande et transformation corrélative de l'objet du besoin en objet de la pulsion par la grâce anticipatrice de l'Autre maternel qui suppose un sujet enfant et interprète son cri comme appel. La mère présente le sein à l'enfant et le désigne comme « objet de la demande » qu'elle crée au lieu du besoin de l'enfant.

C'est au niveau de l'autre plan, qu'il qualifie d'imaginaire, que Lacan appréhende les effets de la frustration, ce en référence à une expérience primordiale, le stade du miroir, qui se situe en un temps où l'enfant est encore dans un état de prématurité neurologique. Lacan n'a pas abandonné son élaboration de 1936 dans cet enseignement des années 1950 et sa fameuse « balayette » du stade du miroir reste un des soubassements de son élaboration.

Ainsi s'entrecroise avec le circuit symbolique où s'établit la demande l'axe imaginaire qui expose l'enfant à la toute-puissance capricieuse de sa mère lorsque celle-ci ne répond pas de façon satisfaisante aux attentes contenues dans la demande. C'est le rapport du sujet à l'image idéale que l'enfant s'est donnée pour soutenir son manque à être originel qui va être altéré par cette expérience de frustration. « Il éprouvera alors des réactions de déception, de malaise, de vertige en son propre corps <sup>40</sup>. »

Mais l'objet transitionnel n'a pas fini de questionner Lacan. En effet, c'est en critiquant cette trouvaille winnicottienne qu'il va élaborer le concept d'objet *a*. Invention de l'objet *a*, certes, mais non sans réintroduire ce que Winnicott avait de la conception freudienne mis au rebut : la « pulsion de mort ».

### **De l'objet transitionnel à l'objet *a***

Si nous nous référons aux écrits freudiens, il n'est pas question de relations objectales, comme nous le trouvons chez les postfreudiens, ni d'objet réellement vécu. L'objet freudien est foncièrement fait d'« une primitive satisfaction » impossible ou interdite – « la bouche qui se baiserait elle-même ». Pour Freud, l'objet de la pulsion

---

40. J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., leçon du 18 juin 1958, p. 461-463.

orale est ce qui concentre la part de satisfaction qui aura toujours manqué à celle que l'enfant a pourtant connue. Et, comme le souligne A. Zénoni dans son ouvrage *Le corps de l'être parlant*, en référence à la conception lacanienne du sein, « le sein du fantasme n'est pas le sein de la mère qui nourrit, mais un sein mythique, une part de l'être du sujet qui d'avoir été retranchée d'emblée de son corps, creuse la nostalgie d'une autre satisfaction au cœur de toute sa satisfaction actuelle <sup>41</sup> ».

« Perdus », ces objets le sont non pas à cause de la maturation de l'individu, mais avant toute maturation. Et les formes précoces de l'anorexie, décrites par Spitz, sont déjà le signe d'une pulsion orale coupée de la faim biologique. Et justement, l'objet transitionnel chez Winnicott est la trace de quelque chose d'autre, d'une autre dimension que celle où s'oppose la satisfaction du besoin à l'insatisfaction, ou encore celle qui oppose intérieur et extérieur. L'objet transitionnel révèle la place d'une perte effectuée et opérante avant l'âge où les psychologues généticiens présument que cette capacité à reconnaître la séparation n'est pas encore effectuée. C'est dire que l'enfant vient au monde déjà séparé de cette chose, disjoint d'elle, et ce indépendamment de son développement psycho-sensori-moteur, parce que l'opération d'humanisation se réalise au prix d'une perte de jouissance.

« Le deuil de cette part séparée est ce que le petit chiffon, le coin de drap, le pouce effectuent, jusqu'à ce qu'ils disparaissent longtemps après parfois, de l'expérience du sujet <sup>42</sup>. » L'objet transitionnel est ce qui vient combler ce qui fait défaut, ce qui manque à l'enfant. Il meuble le vide laissé par la perte du sein mythique, par cette jouissance. Invention donc pour tenter d'obstruer et ne laisser aucune place au manque ; tampon, bouchon, éponge à l'égard de la jouissance. Ce petit bout de chiffon auquel se cramponne l'enfant est à mettre en rapport avec l'objet de jouissance qui est non pas le sein mais le pouce de la main de l'enfant. Il n'est ni à l'intérieur ni à l'extérieur, ni réel ni illusoire. En 1967, dans son séminaire *L'acte analytique*, Lacan définira ce premier objet comme « *Lust Ich*, à savoir moi-même la règle de mon plaisir et que ça le reste ». L'objet transitionnel serait cette « première sortie de terre de ce que l'objet *a* commande, à savoir le sujet <sup>43</sup> ».

L'objet *a*, comme cause du désir, a une place à part par rapport à tous les objets du besoin : « C'est cet objet, "*das Ding*" en tant qu'autre absolu du sujet qu'il s'agit de retrouver. On le retrouve tout au plus comme regret. Ce n'est pas lui qu'on retrouve mais ses coordonnées de plaisir <sup>44</sup>. » L'objet *a*, cause du désir, vidé de tout objet effectif,

41. A. Zenoni, *Le corps de l'être parlant. De l'évolutionnisme à la psychanalyse*, Paris, éd. universitaires, De Boeck-Wesmael, 1991, p. 54-55.

42. *Ibid.*, p. 57.

43. J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, *op. cit.*, leçon du 6 décembre 1967, p. 73.

44. J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, leçon du 9 décembre 1959, p. 65.

peut se faire représenter par un objet partiel. Ces objets ont donc une fonction de bord de l'objet *a* qui ne peut être porté au signifiant. Chaque objet partiel peut donc représenter une forme « enforme » de l'objet *a* et peut venir représenter le sujet. C'est donc le principe de plaisir qui gouverne la recherche de l'objet. Cet objet guide, oriente la vie du sujet, mais il ne sera jamais retrouvé. C'est « das Ding », l'objet perdu. Dans la réalité, le retrouver, c'est le reconnaître.

L'objet transitionnel est, chez Lacan, à la base de l'élaboration du concept de l'objet comme cause du désir parce qu'il est trace d'un complément d'être qui n'est ni l'autre, extérieur, ni le sujet lui-même, intérieur, mais en quelque sorte son intériorité extérieure, son intimité à jamais étrangère à lui, son « ex-timité <sup>45</sup> », dira Lacan en 1969, dans *D'un Autre à l'autre*. Et l'objet *a* est ce qui est en position ex-time.

Lacan va faire un pas de plus, un pas de côté pour cerner, ciseler cet objet *a*. Il revient pour cela sur ce jeu du fort-da, « jeu d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produit à notre regard pour que nous y reconnaissons que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage <sup>46</sup> ». Et nous allons voir qu'une fois encore Lacan n'oublie pas la trouvaille de Winnicott.

### Objet transitionnel et fort-da

Dans son séminaire *Le désir et son interprétation*, Lacan relit l'observation de Freud sur le jeu du fort-da en l'éclairant avec ce concept d'objet transitionnel de Winnicott. « L'objet transitionnel c'est la petite balle (ou bobine) du fort-da <sup>47</sup>. »

Le jeu du fort-da fut pour Freud une introduction à la théorie de la pulsion de mort. Même si l'enfant tire une joie du retour de la bobine, la séquence où le jouet n'est pas amené à soi mais jeté loin de soi témoigne que l'accent peut être mis sur la répétition d'une séparation, d'une perte. Cette compulsion de répétition et ces deux points forts « pulsion de mort » et « perte », récusés par Winnicott, vont être deux points-clés de l'avancée lacanienne. En effet, la pulsion de mort fournit à Lacan le point de départ pour introduire son propre concept de « réel ». La répétition est « indice et index du réel » dans la mesure où elle est rencontrée manquée avec l'objet à jamais perdu, et la perte est plus structurellement perte du rapport direct à « la chose », contemporaine de l'accès au langage <sup>48</sup>.

45. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre, 1968-1969*, éditions de l'Association freudienne internationale, leçon du 12 mars 1969.

46. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 318.

47. J. Lacan, *Le désir et son interprétation, op. cit.*, leçon 3 juin 1959, p. 460.

48. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux..., op. cit.*, leçon du 12 février 1964, p. 59.

Si le jeu est répétitif, c'est parce que chaque fois quelque chose rate. Ce qui se répète, c'est la déception d'une rencontre toujours manquée avec le réel qui se dérobe. La répétition est indice et index du réel qui commande plus que tout autre. Freud avait bien perçu que dans ce jeu l'enfant tamponnait l'effet de la disparition de sa mère en s'en faisant l'agent, qu'au travers du jeu de la bobine il quittait sa mère symboliquement. Lacan fait remarquer que les premières manifestations phonatoires malhabiles qui accompagnent le mouvement alterné de disparition, « fort », et de réapparition, « da », « articulés dans le registre de l'appel », instaurent une première opposition phonématique qui connote de ses marques signifiantes la présence-absence de la mère. Cette première opposition est « la condition fondamentale de l'ordre symbolique <sup>49</sup> ».

Pour Lacan, la question à se poser est non pas celle de « la mère suffisamment bonne » de Winnicott, mais celle de « la mère suffisamment désirante ». La symbolisation est corrélée au manque. C'est à travers les présences-absences de sa mère que l'enfant va interpréter le désir de celle-ci, lui donner une signification. Sa mère est désirante d'autre chose que de lui-même, et « désirante tout court ». Ce qu'elle lui transmet, c'est le phallus, signifié de ses allées et venues <sup>50</sup>. L'enfant repère celui qui fait loi et vers qui le désir de la mère est orienté. Le phallus qui manque à la mère introduit l'enfant sujet à l'ordre du désir en le séparant de son être.

Le jeu du fort-da donne l'illustration de l'accomplissement de la métaphore paternelle dans le processus d'accès au symbolique. « Le moment où le désir s'humanise est celui où l'enfant naît au langage <sup>51</sup>. » Cependant, cette opération d'humanisation ne se réalise qu'au prix d'une perte de jouissance. Ce que l'enfant symbolise avec ses premiers signifiants, c'est la répétition du départ de la mère, en tant que cette perte vient redoubler ce qu'il a fondamentalement perdu, l'objet *a*, c'est-à-dire cette part de béance jamais comblée et qui sera « l'objet cause de son désir ». Certes, l'objet est fondamentalement perdu, mais c'est ce que le sujet perd qui le rend désirant. La bobine dans le jeu du fort-da sera baptisée du nom d'algèbre lacanien, le petit *a*.

« Le jeu de la bobine est la réponse du sujet à ce que l'absence de la mère est venue à créer sur la frontière de son domaine, sur le bord de son berceau, à savoir un fossé, autour de quoi il n'aura plus qu'à faire le jeu du saut [...]. Et c'est avec cette bobine que l'enfant fait un saut hors de son domaine et que l'incantation commence <sup>52</sup>. » L'enfant métaphorise l'alternance absence-présence de sa mère, puis il soumet le langage à ses propres métaphores en déconnectant la chose de son cri, en

49. J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., leçon du 12 décembre 1956, p. 67.

50. *Ibid.*, p. 71.

51. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », art. cit., p. 319.

52. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux...*, op. cit., leçon du 12 février 1964, p. 60.

l'élevant à la fonction de signifiant. Le signifiant est autonome, par le jeu de la permutation il se substitue à un autre, créant une nouvelle signification.

« Bébé o-o-o-o », dit l'enfant au retour de sa mère. En son absence, ayant découvert son image dans le miroir, c'est cette dernière qu'il avait fait disparaître en s'accroupissant. La barre résistante à la signification a été franchie, un signifiant est tombé dans les dessous, un nouveau signifié apparaît, « bébé parti ». C'est à partir de cette symbolisation primordiale, de cette disjonction du signifié et du signifiant que la chaîne signifiante va pouvoir s'articuler. Si le sujet, selon la définition de Lacan, est ce qu'un signifiant représente pour une autre signifiant, la bobine est aussi ce qui vient désigner le sujet. Le mot se manifeste comme le meurtre de la chose en ce qu'il détache l'enfant de son rapport immédiat à la chose et constitue dans le sujet l'éternisation de son désir<sup>53</sup>.

Lacan montre comment ce jeu intervient dans la constitution du désir. C'est lorsque le sujet n'entre plus dans le jeu en tant que maîtrisant la petite balle ou la bobine, et lorsque c'est non plus celle-ci qui disparaît mais lui qui se fait disparaître en tant que sujet, que le jeu prend la consistance d'un fantasme. Le sujet est alors inclus dans le fantasme, il y est représenté au moment de sa disparition par la bobine. C'est pour cela que le fantasme devient le support du désir. Le fantasme est l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier et de « déterminant » dans la fonction de répétition<sup>54</sup>. Parce que rien ne peut désigner l'être pur du sujet qui n'est que manque à être, le fantasme vient occulter cette béance<sup>55</sup>.

Cependant, si la répétition, comme nous venons de le voir, est ce retour du même à la même place, ainsi se définit le réel. La répétition est aussi « créatrice », dans la mesure où « elle demande du nouveau. Elle se tourne vers le ludique qui fait de ce nouveau, sa dimension<sup>56</sup> ».

La rencontre avec l'objet étant manquée, c'est le signifiant qui vient combler le manque. Mais la réalisation du signifiant ne pourra jamais être assez juste dans sa mémorisation pour atteindre cette signifiante première comme telle. Cependant, « cette variation » fait oublier la visée de la signifiante en transformant son acte en jeu. La répétition apparaît comme « une présentification en acte<sup>57</sup> ». Le jeu du *fort-da* en est l'illustration.

53. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », art. cit., p. 319.

54. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux...*, op. cit., leçon du 12 février 1964, p. 59.

55. J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, op. cit., leçon 3 juin 1959, p. 440.

56. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux...*, op. cit., leçon du 12 février 1964, p. 59.

57. *Ibid.*, leçon du 5 février, p. 50.

## L'objet d'amour primitif et le semblant d'objet a

Pour Winnicott, la cure menée à son terme permet au patient de retrouver son agressivité orale, « la pulsion d'amour primitive », avec son côté impitoyable et destructeur : « On pourrait appeler ça manger, manger impitoyablement l'objet d'amour primitif <sup>58</sup>. » L'agressivité que le patient éprouve à l'égard de son analyste et par la suite la reconnaissance assumée de ses impulsions primitives destructrices témoignent du travail psychique réalisé <sup>59</sup>. Cette prise de conscience assumée par le patient l'autorise à devenir « une personne réelle et intégrée » dans la mesure où cette agressivité sublimée sera investie dans le domaine social et culturel <sup>60</sup>.

Dans ce passage clinique issu de la pratique de Winnicott, se trouve mis en lumière ce qu'il nomme la pulsion amoureuse primaire :

« Mon patient s'arrête souvent en chemin quand il vient à sa séance pour contempler une machine-outil dans une vitrine près de chez moi. Elle a des dents splendides. C'est la façon qu'a mon patient de retrouver son agressivité orale, la pulsion d'amour primitive avec tout son côté impitoyable et destructeur. On pourrait appeler cela manger. Son analyse s'oriente vers cet aspect "cruauté" de l'amour primitif, et on s'en doute, la prise de conscience de cet aspect est énorme. (Une remarque ici : cet homme connaît la théorie, il pourrait très bien en décrire intellectuellement tous les processus, mais il vient pour une "tranche" d'analyse parce qu'il a besoin d'entrer véritablement en contact avec ses impulsions primitives d'une manière qui ne soit pas abstraite mais qui passe par l'expérience instinctive et corporelle.) Beaucoup d'autres choses sont venues dans cette séance, notamment une discussion sur le fait de savoir si l'on peut à la fois manger son gâteau et le garder.

Je retiendrai une seule chose dans cet exemple : lorsque a surgi le nouveau matériel concernant l'amour primitif et la destruction de l'objet, il y avait déjà eu une allusion au travail constructif. Lorsque je fis l'interprétation dont le patient avait besoin, concernant la question de manger et de me détruire, je pus lui rappeler ce qu'il avait dit à propos de la construction et lui donnais l'explication suivante : de même qu'il avait vu son patient en train de faire son travail et l'exécution de celui-ci donnait un sens aux mouvements incohérents, de même j'aurais pu le voir travailler dans son

58. D. W. Winnicott, « Agressivité, culpabilité et réparation » (1960), dans *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, 1988, p. 89 et 92.

59. Ces expériences vont permettre à l'individu de se constituer deux selfs. L'un est défensif, tel une écorce, c'est le « false self » ; il permet de protéger et de dissimuler le vrai self, « true self » ou noyau. Ce dernier est accessible, révélé dans et par la cure. Lacan l'assimile à « la présence de la vérité » (dans *L'acte psychanalytique*, op. cit., p. 74). Il y a donc un self poli ou socialisé et un self personnel, privé, accessible seulement dans l'intimité. Cette scission du self, Winnicott la qualifie de « normale », résultat d'une croissance personnelle. La conduite sociale d'un individu bien-portant sera liée à un compromis entre les deux selfs, et l'aptitude au compromis est une acquisition de l'individu. Selon la perspective winnicottienne, dans le premier temps du travail analytique, en situation transférentielle, l'analyste va être en contact avec le *false self* du patient. Cela va lui permettre de travailler sur les mécanismes de défenses du moi et d'accéder au *true self* du patient.

60. D. W. Winnicott, « L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif », art. cit., p. 154.

jardin et utiliser des gadgets pour améliorer sa maison. Il pouvait abattre des murs et des arbres et y trouver un plaisir formidable, mais si on avait détaché ces activités de leur but constructif, elles n'auraient représenté qu'un épisode absurde et maniaque <sup>61</sup>. »

Pour Winnicott, ce patient n'accepte pas sa propre intention destructrice contenue dans l'amour primitif. Lors du traitement, le patient opère en lui-même une réorganisation, ayant accepté la vérité sur ses impulsions primitives après les avoir éprouvées et reconnues dans la cure. Jusqu'à présent, l'analyste winnicottien a toujours été présenté comme « cette mère suffisamment bonne » et partenaire dans le jeu. Ici, il s'agit d'autre chose : l'analyste reçoit « les projections d'amour primitif du patient », ce qui nous autorise à dire que l'analyste est pris par son patient comme semblant de cet « objet d'amour primitif ».

De plus, je rappellerai la thèse winnicottienne, dépliée précédemment <sup>62</sup>, qui attribue à la pulsion destructrice la création de la qualité de l'extériorité et pose comme paradoxe que, si le bébé crée l'objet, l'objet est déjà là, attendant d'être créé et de devenir un objet.

\*  
\* \*

### Un espace pour la fantaisie : retour à Freud

Dans un court extrait d'un cas clinique, ici celui de « Diane », Winnicott révèle son aisance dans la relation, son plaisir à jouer et son mode d'implication, d'engagement dans le jeu. L'impact d'une telle conduite thérapeutique va alors se manifester.

« Quand j'ouvris la porte pour laisser entrer la mère, une petite fille vibrante et éveillée, se présenta, tenant un petit ours en peluche. Je ne regardais ni la mère, ni l'enfant, mais j'allais droit vers l'ours en disant : “Comment s'appelle-t-il ?” Et elle dit, “Teddy”. C'est ainsi qu'une forte relation s'établit entre Diane et moi [...]. L'enfant prit son ours en peluche, le fourra dans la poche supérieure de mon veston et tenta de voir jusqu'où il pourrait descendre [...]. Les enfants jouent beaucoup plus facilement quand l'autre personne se sent capable et libre de prendre plaisir au jeu. J'approchai soudainement mon oreille du Teddy qui était dans ma poche et dis, “je l'entends qui me dit quelque chose !”. Ce qui intéressa vivement la petite fille. Je lui dis, “je crois qu'il aimerait quelque'un pour jouer avec lui”. Diane alla chercher l'agneau [...] et reprit mon idée d'une amitié entre l'ours en peluche et l'agneau [...]. Puis Diane décida que ces “deux animaux étaient ses enfants, mais que “ce ne serait pas des jumeaux...” <sup>63</sup>. »

---

61. D. W. Winnicott, *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994, p. 165-167.

62. Cf. le premier paragraphe de cet article intitulé « La pulsion amoureuse primaire ».

63. D. W. Winnicott, *Jeu et réalité, L'espace potentiel*, op. cit., p. 63-66.

Dans cette séquence clinique, il apparaît encore une fois que le praticien lors de cette rencontre avec l'enfant se présente non pas comme cette mère suffisamment bonne mais plutôt comme celui qui est dans le désir d'en savoir un peu plus sur ce petit ours en peluche, Teddy, porté par l'enfant. L'analyste va devenir dans le jeu cet interlocuteur privilégié, cet auditeur attentif à l'énonciation de Diane. Cet objet si commun, un ours en peluche, est cependant unique pour l'enfant, il est « son Teddy », un objet qui lui appartient et qui se transforme au gré de sa fantaisie. Teddy est le support qui permet, lors de cet échange, le jeu du signifiant (le déplacement, voire la condensation). Teddy est « l'enfant », l'enfant qui descend dans la poche bien au fond, « son enfant parmi ses enfants », l'enfant « pas jumeau »...

Laisser au jeu un pouvoir de création, se laisser enseigner par son patient et lui donner la possibilité de jouer, d'associer... C'est un espace pour la fantaisie que Winnicott privilégie dans un travail thérapeutique.

Un retour aux textes de Freud s'impose si nous voulons saisir les éléments essentiels qui ont étayé cet espace privilégié par Winnicott. C'est dans l'article intitulé « La création littéraire et le rêve éveillé <sup>64</sup> », de 1908, que Freud définit un espace pour la création imaginaire auquel il donne le nom de « fantaisie ». Ce terme de fantaisie avait posé quelques problèmes lors de sa traduction. En allemand, *die Phantasie* signifie l'imagination, *das Phantasieren* l'activité imaginative. Le titre original de l'article met l'accent sur ce dernier terme. Il s'agit donc de scénarios, sortes de fictions que le sujet se forge et se raconte à l'état de veille. D'où leur nom de rêves diurnes ou de rêves éveillés. Ils entretiennent un rapport étroit avec le désir qui, insatisfait, va devenir « la force motrice » des fantaisies <sup>65</sup>.

Pour Freud, c'est à l'introduction du principe de réalité que la fantaisie doit son existence. C'est dire que, lors de cette introduction du principe de réalité, une activité de pensée va « se couper en deux ». La résultante en est qu'une partie va se soumettre au principe de réalité et que l'autre va s'en libérer, demeurant uniquement soumise au principe de plaisir <sup>66</sup>.

64. S. Freud, « La création littéraire et le rêve éveillé » (« Der dichter und das phantasieren »), (1908), dans *L'inquiétante étrangeté*, *op. cit.*, 1985.

65. *Ibid.*, 1985, p. 38.

66. Ces deux principes régissent le fonctionnement psychique du sujet. Le principe de plaisir règle automatiquement l'écoulement des processus psychiques, son but étant d'éviter le déplaisir et de procurer du plaisir. Mais, sous l'emprise des pulsions d'autoconservation du moi, il se voit relayé par le principe de réalité. Ce dernier ne va pas conduire à renoncer à l'intention de gagner du plaisir mais exige et met en rigueur l'ajournement de la satisfaction et la tolérance provisoire du déplaisir sur le long chemin détourné qui mène au plaisir. L'existence de la représentation gage de la réalité représentée, non de sa présence ; et l'épreuve de réalité va permettre la vérification conjointe de la perception et de la représentation. De leur action simultanée résulte le jugement d'attribution, qui va décider de l'existence réelle d'une chose représentée (en référence à « Au-delà du principe de plaisir », art. cit., p. 46).

Dans *S. Freud présenté par lui-même*<sup>67</sup>, Freud nous parle du « royaume de l'imagination fantaisie » comme d'« une réserve ménagée » lors du passage, ressenti comme douloureux, du principe de plaisir au principe de réalité. Cette réserve fournit « une substitution à des satisfactions pulsionnelles » auxquelles le sujet doit renoncer dans la vie réelle. Cet espace est réserve destinée au jeu du principe de plaisir et au processus primaire (le déplacement et la condensation) qui, rappelons-le, gouvernent les rêves, la fantaisie, les jeux de mots, les jeux d'enfants, le théâtre.

C'est à partir d'une petite nouvelle, *La Gradiva* de W. Jensen, que Freud démontre que les rêves inventés par le poète se prêtent aux mêmes interprétations que les rêves réels et que les mécanismes inconscients à l'œuvre dans le rêve le sont aussi dans la création littéraire<sup>68</sup>. C'est dans cet espace que « chacun d'eux, poète ou enfant, précise Freud, crée un monde à son idée, ou plutôt arrange ce monde d'une façon qui lui plaît [...]. Il joue sérieusement. Ce qui s'oppose au jeu n'est pas le sérieux, mais la réalité. Chacun d'eux crée un monde de fantaisie, qu'il prend très au sérieux, c'est-à-dire qu'il dote de grandes quantités d'affect, tout en le séparant nettement de la réalité<sup>69</sup> ».

Winnicott prend très au sérieux le jeu de Diane avec son Teddy soumis à sa fantaisie, fantaisie libérée du principe de réalité. C'est à cette réserve ou royaume de l'imagination fantaisie qu'appartiennent Teddy, objet transitionnel, ainsi que les phénomènes qui s'y rapportent et plus tard leurs extensions, leurs prolongements, comme les arts, la religion, la vie imaginative. Le jeu de l'enfant est donc guidé par ses désirs. « L'enfant joue parce qu'il désire », cette affirmation vient bousculer toutes les autres et fait vaciller en quelque sorte leurs édifices, construits sur des déterminations génétiques, éducatives, sociales et palliatives.

Un peu plus loin dans son article « La création littéraire et la fantaisie », Freud écrit qu'à la sortie de l'enfance, à l'adolescence, le sujet cesse de jouer, qu'il renonce apparemment « au gain de plaisir » qu'il tirait du jeu. Cependant, rien n'est aussi difficile que de renoncer à un plaisir déjà une fois connu. En effet, constate Freud, « nous ne pouvons renoncer à rien, nous ne faisons que remplacer une chose par une autre ; ce qui paraît être un renoncement est en réalité une formation substitutive ou un succédané. L'adolescent va donc cesser de jouer mais il va se livrer à sa fantaisie. Il se construit des châteaux en Espagne [...], des rêves diurnes<sup>70</sup> ».

Quant à la fantaisie de l'adulte, elle est moins facile à observer parce que voilée. Cette dissimulation est liée à un sentiment de honte du rêveur. La fantaisie est un

67. S. Freud, *S. Freud présenté par lui-même* (1925), Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1984, p. 109.

68. S. Freud, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen* (1907), Paris, Gallimard, 1986.

69. S. Freud, « La création littéraire et le rêve éveillé », art. cit., p. 34.

70. *Ibid.*, p. 36 et 37.

« correctif » de la réalité non satisfaisante, sous-tendue de désirs érotiques ou ambitieux, et les rêves nocturnes ne sont rien d'autre que de telles fantaisies <sup>71</sup>.

Un peu plus loin encore dans son article, Freud nous invite à revenir au créateur littéraire. Il souligne ici un trait commun à toutes les œuvres romanesques, « le héros par qui l'auteur cherche à gagner notre sympathie par tous les moyens, et qu'il semble protéger comme par une providence particulière ». Dans cette caractéristique d'« invulnérabilité », Freud reconnaît « sa Majesté le Moi », héros de tous les rêves diurnes et de tous les romans <sup>72</sup>.

La création littéraire est donc ce qui permet à son auteur de poursuivre de façon substitutive le jeu enfantin d'autrefois. Quant au lecteur, la fantaisie de l'auteur lui permet de jouir désormais à la fois de ses propres fantaisies, sans reproche et sans honte <sup>73</sup>, et des émotions qui sont par elles-mêmes proprement pénibles mais peuvent par le truchement de la création littéraire, le jeu de la fantaisie, devenir source de plaisir <sup>74</sup>.

Chez Freud, le terme de fantaisie a une valeur polysémique qui risque d'induire des confusions. En effet, il nous faut distinguer la fantaisie du fantasme. La fantaisie, nous l'avons vu, concerne le moi et trouve place au niveau conscient. Gain de plaisir, abaissement de la tension, tels sont les avantages économiques que visent la fantaisie, le jeu, le rêve diurne, le roman, et que l'on retrouve, soulignés par Freud, dans le théâtre et l'humour. Le théâtre a la même fonction que le jeu de l'enfant. Freud ne manque pas de noter leur lien de parenté étymologique. En allemand, le jeu se dit *Spiel*, que nous retrouvons dans *Lustspiel*, qui signifie comédie, *Trauerspiel*, qui se traduit par tragédie, alors que l'acteur se dit *Schauspieler* <sup>75</sup>.

Dans « Personnages psychopathiques à la scène », Freud poursuit sa comparaison entre l'activité de l'enfant et celle de l'adulte : « Le fait pour l'adulte de participer par le regard au jeu du théâtre a la même fonction que le jeu pour l'enfant, dont l'espoir tâtonnant de pouvoir s'égaliser à l'adulte se trouve ainsi satisfait <sup>76</sup>. »

Mais Freud soutient que, parallèlement à ces rêves diurnes, il existe des productions imaginaires plus ou moins conscientes qui sont à proprement parler les fantasmes. Le fantasme, *Phantasie*, est, comme l'avait défini Freud, une série de productions imaginaires plus ou moins conscientes, effets d'un désir premier, *Wunsch*. Tentatives de reproduire sur un mode hallucinatoire les premières expériences de

71. *Ibid.*, p. 38.

72. *Ibid.*, p. 42 et 43.

73. *Ibid.*, p. 46.

74. *Ibid.*, p. 35.

75. *Ibid.*

76. S. Freud, « Personnages psychopathiques à la scène » (1905), dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1991, p. 123.

satisfaction, elles sont à l'origine des rêves, des lapsus et des actes manqués, elles induisent les activités masturbatoires, elles s'expriment dans les rêveries diurnes et elles cherchent à s'actualiser dans les choix professionnels, relationnels, sexuels et affectifs du sujet. Ce sont les fantasmes originaires qui vont apporter une représentation et une solution à ce qui pose à l'enfant une énigme majeure. Certains fantasmes inconscients deviennent accessibles au sujet dans la cure et d'autres restent à tout jamais sous l'emprise du refoulement originaire. Leur reconstruction est cependant possible par interprétation.

Freud développe cela dans un article intitulé « Un enfant est battu », formule qu'il utilise pour nommer un fantasme de fustigation souvent rencontré dans sa pratique. La mise en évidence de ce fantasme – qui se retrouve dans les structures hystériques, obsessionnelles ou perverses, chez les hommes aussi bien que chez les femmes – sous une forme impersonnelle et ramassée – « on bat un enfant » – reste énigmatique au sujet.

Dans cette réduction symbolique, les signifiants à l'état pur sont maintenus, alors que la relation intersubjective a disparu. Ce résidu désubjectivé, cette image est le témoin privilégié de quelque chose non révélé et non assumé par le sujet, qui dans l'inconscient doit être articulé et remis en jeu dans la dialectique du transfert<sup>77</sup>. Ce qui va être révélé est la part prise par le désir de l'Autre concret de l'enfance dans la constitution de ce fantasme, la jouissance en jeu, la dépendance radicale au signifiant, la béance nodale subjective que le fantasme tente d'oblitérer, et que les objets partiels, imaginaires, tel l'objet transitionnel, tentent de faire oublier.

---

77. J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., leçon du 16 janvier 1957, p. 120.